ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

3 | 2002

**Le facteur culturel dans la traduction des textes
pragmatiques**

Variations du rapport auteur-lecteur dans la traduction française de documents techniques américains

Élisabeth Lavault-Olléon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/843>

DOI : 10.4000/ilcea.843

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2002

Pagination : 127-144

ISBN : 2-9515849-0-3

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Élisabeth Lavault-Olléon, « Variations du rapport auteur-lecteur dans la traduction française de documents techniques américains », *ILCEA* [En ligne], 3 | 2002, mis en ligne le 08 juin 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/843> ; DOI : 10.4000/ilcea.843

Variations du rapport auteur-lecteur dans la traduction française de documents techniques américains

ELISABETH LAVAUT-OLLÉON
Université Stendhal-Grenoble 3, GREMUTS

Les recherches publiées consacrées à la traduction technique semblent peu nombreuses face à la part énorme que représente ce type de traduction dans le volume mondial de pages traduites. Il serait cependant hâtif d'en déduire que la traduction de documents techniques ne présente pas d'intérêt pour la recherche. Il s'agit plutôt d'un domaine à la fois peu maîtrisé par les universitaires qui écrivent et totalement pris en charge par des traducteurs professionnels qui n'ont généralement ni le temps ni l'envie d'écrire sur leur activité.

Le corpus

La traduction technique sera ici abordée par sa branche la plus visible aujourd'hui, l'informatique, qui constitue un domaine d'étude passionnant pour les linguistes et les traducteurs parce qu'il relève à la fois de la plus haute technicité et d'une quotidienneté que nous connaissons tous. La technologie informatique est la plus élaborée qui ait pénétré à la fois le foyer et la vie professionnelle de l'individu moyen et elle bénéficie d'une diffusion exceptionnelle auprès du grand public. Elle est donc génératrice de documents très divers, des plus abstraits et spécialisés aux plus pratiques et quotidiens.

Nous ne traiterons pas ici des articles de recherche sur le traitement automatique des langues, et plus généralement sur les industries de la langue, simplement parce que ces documents de type universitaire ne suscitent quasiment aucun besoin de traduction, les chercheurs dans ce domaine travaillant à la fois en français et en anglais. En revanche toute la chaîne éditoriale liée à la diffusion de programmes informatiques représente un marché capital pour la traduction.

En amont se trouve la création et l'édition de logiciels, de progiciels et de systèmes intégrés, qui est devenue un secteur clé de l'économie

d'aujourd'hui. Ces programmes sont le plus souvent conçus sous la forme d'une version internationale, généralement américaine. Il s'ensuit un très gros volume mondial de traduction : pour chaque logiciel qui voit le jour, des équipes traduisent le guide utilisateur, les fichiers d'installation et d'aide en ligne, et bien sûr, l'interface utilisateur du programme, c'est-à-dire *tout* ce qui apparaît à l'écran.

Notre recherche porte donc en premier lieu sur la traduction de ce type de documents : programmes, aide et guide d'utilisateurs. Des documents qui peuvent être considérés comme des « sources primaires », générant d'autres documents et dont la traduction, purement technique, se doit d'être parfaitement fonctionnelle.

Ce travail récent est complété dans le présent article par une étude effectuée antérieurement sur des documents traduits qui se situent en aval : les ouvrages américains traitant d'informatique dans un souci de vulgarisation*. En effet les librairies regorgent aujourd'hui de livres qui répondent aux besoins du grand public désireux d'en savoir plus sur les logiciels en sa possession, ou sur tel ou tel aspect des nouvelles technologies. Ces ouvrages sont dans leur grande majorité traduits de l'américain : même des titres aussi français que la série « l'informatique pour les nuls » recouvrent des traductions. Et si le lecteur ne s'en rend pas compte, c'est parce que les traductions sont bonnes.

Pourtant celles-ci sont réalisées dans des conditions draconiennes. S'il y a une pression énorme sur les traducteurs qui traduisent les programmes, (car le monde entier attend la dernière version de Windows, autant que la traduction du dernier Harry Potter), les auteurs et les traducteurs de livres sur les logiciels mènent aussi une course contre la montre, l'idéal étant que le livre commentant le logiciel sorte en même temps que le logiciel traduit. Souvent les traducteurs traduisent le livre sur le logiciel alors que le logiciel lui-même n'est pas encore complètement traduit et n'existe que sous une version dite « bêta », disponible en ligne seulement. Il s'agit donc d'une situation particulière de traduction effectuée dans l'urgence mais si tributaire du marché qu'elle ne peut être autre qu'efficace. Or la prise en compte du facteur culturel est l'une des clés de sa réussite.

* Les ouvrages utilisés dans le corpus sont cités à la fin de l'article. Les exemples tirés de ces ouvrages sont paginés et référencés en 1, 2 ou 3, selon l'ordre des ouvrages dans la bibliographie.

Le facteur culturel

Appartenant à un domaine technique «de spécialité», tous ces ouvrages pouvaient sembler *a priori* non marqués culturellement. Pourtant même dans ces objets apparemment neutres et austères que sont les programmes informatiques, la culture est présente, dans son sens le plus sociologique d'«ensemble des formes acquises de comportement dans les sociétés humaines» (PR 2000). De plus, l'étude des textes de spécialité a bien montré que «l'élément culturel n'est pas seulement dépendant du sujet traité: il ressortit aussi à la relation auteur-lecteur. Si tant de gens prétendent qu'il n'y a pas de culture dans la langue de spécialité, c'est qu'ils ne voient que le domaine, au lieu de s'intéresser au genre.» (Miller, 1994 : 31). Cet aspect est particulièrement visible dans le deuxième type d'ouvrage, les ouvrages de vulgarisation. Plus généralement, le traducteur, en tant qu'acteur clé de la communication interlinguistique, est aussi un médiateur interculturel et à ce titre, il aborde tout texte «as evidence of a communicative transaction taking place within a social framework» (Hatim and Mason, 1990 : 2). Il lui appartient de repérer la marque de la culture source et de choisir en connaissance de cause les stratégies traductives permettant le fonctionnement optimal de la communication.

Le facteur culturel sera donc traité successivement sous les deux angles suivants pour les deux types d'ouvrages:

- les références directes et explicites à la culture source: (intégration directe de faits culturels dans le contenu du logiciel, références ou anecdotes typiquement américaines, par exemple) qui conduisent le traducteur à faire des choix stratégiques entre l'adaptation culturelle, l'explicitation ou la neutralisation pure et simple;
- l'imprégnation profonde de la culture source, beaucoup moins explicite, telle qu'elle transparaît dans le style: c'est là qu'interviennent les variations du rapport auteur-lecteur annoncées dans le titre.

Les éléments culturels explicites

Les programmes et guides d'utilisateurs

Dans la perspective de mondialisation qui prévaut dans l'industrie informatique, un logiciel est d'emblée conçu pour être multilingue, «typiquement en séparant le noyau invariable du programme de tout ce qui peut varier d'une version à l'autre, en utilisant un jeu de caractères compatible avec le plus de langues possible, en utilisant au maximum des fonctions disponibles au niveau du système d'exploitation...» (Chukwu, 1996 : 138). Contrairement à ce qui se passe pour de nombreux autres

documents techniques, la fonction traduction est envisagée dès la création des programmes.

À partir de cette première version dite internationale (en anglais), le logiciel doit être localisé, c'est-à-dire traduit et adapté aux goûts, aux normes et à la culture qui caractérisent chaque pays de commercialisation d'un produit prévu pour être mondialisé. La localisation est le complément de la « globalisation » dans la stratégie commerciale américaine. Et le dernier avatar linguistique de cet impérialisme commercial américain est l'amalgame « glocalisation », « glocal » s'appliquant à un produit répandu sur le globe tout entier et néanmoins adapté aux particularismes locaux.

On pourrait croire que traduire un logiciel consiste à traduire des suites d'opérations et de consignes particulièrement arides et apparemment neutres d'un point de vue culturel. Ce n'est pourtant pas si simple : le logiciel Word utilisé à Grenoble n'a pas subi le même traitement que celui qui est utilisé à Londres ou à Tokyo, voire à Montréal. Le Word standard international conçu à Seattle a été localisé par des équipes françaises, québécoises, anglaises ou japonaises pour être parfaitement adapté aux marchés français, québécois, anglais et japonais.

Lorsqu'une équipe de traducteurs localise un produit, elle doit non seulement traduire du texte, mais aussi adapter tous les paramètres relatifs au traitement des données qui diffèrent d'une culture à l'autre : cela implique des opérations évidentes comme l'adaptation à des claviers et des jeux de polices différents, des différences dans les formats numériques et monétaires, dans les façons d'écrire la date, les numéros de téléphone ou l'heure, dans les systèmes de mesures, les formats de page ou d'enveloppe, etc.

Exemples

Lors de la localisation française d'un logiciel de traitement de texte de type WORD, qui comporte des modèles de lettres, le traducteur doit adapter aux conventions de la culture française non seulement les formules propres à la correspondance, mais aussi, à l'intérieur du programme, les données de la mise en page et le format des lettres. Le format français standard A4 (21 cm x 29,7 cm), n'est pas universel, ce qui signifie que les propositions de mise en page dans la version internationale d'origine américaine (pour le calcul des marges par exemple) sont données en pouces et en fractions de pouces par rapport à l'un des formats standard américains, « letter » (8 pouces 1/2 sur 11) ou « legal » (8 pouces sur 14) et doivent être convertis en centimètres par rapport au format 21 x 29,7. C'est l'équipe de traducteurs-localisateurs qui se charge de ces adaptations dont la bonne réalisation est indispensable pour le fonctionnement correct du logiciel en France.

De même si un Français utilise le logiciel Money de Microsoft qui permet de gérer son budget et comprend des conseils relatifs à sa gestion, il n'est pas forcément conscient que les règles de calcul utilisées ont été adaptées au système français. Dans le cas de la traduction d'un logiciel d'architecture qui permet de montrer des intérieurs en 3D ou d'un logiciel de SIG (système d'information géographique) qui permet de générer des cartes, toutes les mesures (en miles, feet, acres) doivent être converties et toutes les normes adaptées.

La traduction de formulaires elle-même pose bien des problèmes de transfert: ainsi sur le fichier d'installation des logiciels, un formulaire apparaît demandant à l'utilisateur de décliner son identité. On trouve alors dans la version américaine la rubrique «province» ou «state» qu'il faut adapter par «département» si le logiciel est localisé pour la France (la traduction sera différente pour le Québec). Enfin dans les formulaires américains que l'on trouve sur les sites Internet dédiés à la recherche d'emploi, parmi les éléments permettant la définition du profil du candidat, on peut trouver la rubrique «ethnic origin», courante aux États-Unis et héritée des quotas de l'«affirmative action». Cette rubrique sera supprimée par le traducteur français. Mais la culture et ses modes évoluent sans cesse, les formulaires américains ayant désormais tendance à ne demander ni la date de naissance, ni le sexe, ni la photo, afin de permettre de juger des compétences présentées en toute objectivité, alors que les formulaires français comportent nécessairement les deux premières rubriques...

Expert de la culture du marché cible, le traducteur doit aussi tenir compte de ce qu'il est légalement permis de dire ou de montrer sur un écran. S'il s'agit de jeux informatiques, toutes les législations en vigueur doivent être appliquées: il lui faudra par exemple faire supprimer toutes les images montrant du sang sur l'écran quand il localise un jeu pour l'Allemagne.

Tous ces exemples montrent que le facteur culturel est plus qu'une simple coloration, c'est une composante des textes techniques. Le logiciel étant un outil qui sert à de multiples tâches de la vie quotidienne (chercher un emploi, écrire une lettre, calculer le montant de ses impôts), il est normal que les éléments constitutifs de la culture en fassent partie.

Certaines de ces adaptations sont évidentes, voire quasiment mécaniques, d'autres méritent réflexion et choix d'une solution concertée entre l'équipe de localisateurs et le donneur d'ordre. Mais il est intéressant de noter que les traducteurs sont toujours issus de la culture cible et que ce sont eux qui doivent éveiller l'attention de l'éditeur sur les disparités culturelles et les adaptations nécessaires: ils sont non seulement des intermédiaires interculturels mais aussi les gardiens de la culture cible contre le nivellement de la mondialisation.

Les ouvrages de vulgarisation sur l'informatique

Les ouvrages de vulgarisation sont différents des programmes et des guides dans la mesure où ils ne sont pas rédigés par les développeurs de programmes et les rédacteurs des éditeurs, mais par des journalistes qui répondent au besoin des utilisateurs et apportent une aide et des connaissances complémentaires au grand public. Ce sont des commentaires sur les programmes. Ces ouvrages présentent de nombreuses similitudes : ils sont publiés à gros tirage mais se périment très vite (à chaque nouvelle version du logiciel). Leur contenu est souvent redondant : tous les ouvrages traitant de la navigation sur Internet racontent en gros la même chose. Enfin, ils ont un style caractéristique et constituent un genre bien défini au sein des documents informatiques.

Ces ouvrages contiennent des éléments culturels explicites sous la forme d'allusions ou d'anecdotes qui sont fréquemment insérées pour en rendre la lecture plus agréable. En cela ils se distinguent des guides qui s'en tiennent strictement aux consignes et aux procédures. Ce sont des références à la culture américaine source, qu'il convient d'évoquer brièvement : en effet puisqu'il s'agit d'un « genre » spécifique, celui-ci était caractérisé à ses débuts, selon la théorisation de Swales, par une « communauté de discours » (Swales, 1990 : 24-37), avec sa culture, une sous-culture américaine (« sub-culture »), émanant en droite ligne de Silicon Valley et de ses « computer geeks » avec leur jargon (et leurs innombrables sigles), leurs analogies, leurs héros (les Steve Jobs, Bill Gates et autre génies ayant commencé en bricolant dans leur garage), leurs textes canoniques (Tolkien, entre autres) et leurs références propres. Le milieu de l'informatique, extrêmement technique et rigoureux dans sa théorisation et ses modèles, est particulièrement informel, excentrique, créatif et fantaisiste dans ses mises en œuvre et ses relations interpersonnelles. Cela dit, on note depuis la fin des années 90, une atténuation du style alternatif et marginal de cette culture au profit d'un marketing beaucoup plus prosaïque.

Les références ancrées dans la culture américaine, sont rarement comprises par le lecteur français et doivent être adaptées, comme dans l'exemple ci-dessous traitant de la distribution quotidienne des journaux aux Etats-Unis :

When you hear the slap of that rolled-up newspaper hitting your front porch at 5 : 45 a.m., it's less than a subtle reminder that we still depend on paper as the primary medium for written communication. (1, p. 4)

Chaque fois que *vous vous rendez chez votre marchand de journaux*, il vous apparaît de façon évidente que le papier reste le premier support de la communication écrite.

Autre exemple : lorsque l'auteur décrit comment entretenir l'ordinateur et comment nettoyer ses cédéroms, il évoque, bien entendu des taches de « peanut butter » que le traducteur peut adapter en taches de « Nutella ». Cependant, les références culturelles ne sont pas toujours aussi facilement adaptables. Ainsi, l'allusion suivante est un pur produit de la culture source. Il s'agit d'équiper son ordinateur d'une carte son :

Face it, multimedia equipment isn't cheap. A lot of people have trouble budgeting an extra \$300 just so the computer can say « *Beam me up, Scotty* » when it starts Windows. (2, p. 267)

« *Beam me up, Scotty* » réfère à Startrek, feuilleton culte des années 60 et 70, référence obligée d'une génération d'amateurs de bandes dessinées et de science fiction qui est précisément la communauté de discours de notre corpus. Le traducteur a estimé que cette allusion était une marque de la complicité auteur-lecteur propre à cette communauté de discours, et que la meilleure adaptation dans le cadre de la nouvelle relation auteur-lecteur du texte cible était de s'en tenir aux simples faits décrits et d'occulter l'allusion.

Soyons honnêtes, le matériel multimédia n'est pas bon marché. Bon nombre d'utilisateurs ont du mal à prévoir 1 500 francs dans leur budget *simplement pour faire parler l'ordinateur* lorsqu'il charge Windows.

L'une des caractéristiques éminemment culturelles de ces ouvrages est l'ajout d'éléments ludiques. L'humour est très présent dans le milieu de l'informatique. Il s'exprime de la façon la plus manifeste sous forme de dessins humoristiques, les « computoons », ces « cartoons » qui abondent dans toutes les revues d'informatique. Il s'exprime aussi très couramment par le jeu de mots. La terminologie des nouvelles technologies de l'information (et en particulier les sigles) étant foisonnante et en perpétuelle création, il existe un besoin constant et vital de démystification par le jeu de mots.

C'est bien évidemment là que le traducteur peut se délecter – et souffrir – pour arriver à faire rire un lecteur français beaucoup moins habitué aux plaisanteries écrites. En voici un seul exemple qui montre bien sa fonction, ici la dédramatisation de l'usage des sigles en informatique. L'adaptation culturelle n'a pas posé de problèmes pour cet exemple.

Une liste très sérieuse est proposée avec des termes techniques suivis de leurs sigles. Trois lignes avant la fin, c'est la rupture : de joyeuses onomatopées s'immiscent dans cette liste, comme si brusquement le lecteur lui-même se mettait à inventer des mots pour sa compréhension à lui (le « couic » de la souris, le « vroum vroum » des jeux vidéo, et l'expression de sa propre perplexité).

In this chapter

A computer's role in multimedia
The central processing unit (CPU)
Hard drive
Expansion slots (or «BUS»)
Memory (or «RAM»)
Mouse (or «Squeak»)
Joystick (or «Wham»)
SCSI (or «Huh ? »)

Dans ce chapitre

Le rôle de l'ordinateur dans le multimédia
L'unité centrale (ou CPU)
Le disque dur
Les connecteurs d'extension (ou BUS)
La mémoire (ou RAM)
La souris (ou COUIC)
Le joystick (ou VROUM VROUM)
Les ports SCSI (ou «Les quoi ? »)

(2, p. 21)

Le rapport auteur-lecteur comme facteur culturel

Les consignes des guides de style

Les éléments culturels explicites qui viennent d'être décrits sont liés à une imprégnation culturelle beaucoup plus profonde : il s'agit de la façon spécifiquement américaine de prendre en charge le lecteur.

Celle-ci apparaît déjà dans les directives données aux rédacteurs et aux traducteurs de documentation informatique. En effet, tous les éditeurs fournissent aux équipes de traducteurs-localisateurs, non seulement de gros glossaires pour la terminologie propre à leur maison, mais aussi «des guides de style», parfois extrêmement volumineux et qui constituent une représentation précise et complète de ce que les éditeurs attendent aujourd'hui des rédacteurs et des traducteurs techniques. Ces guides sont les garants d'une traduction homogène et fonctionnelle.

Nous avons étudié les guides de trois sociétés, COREL, Xerox et ADOBE. Ces guides, comprenant de 25 à 120 pages, couvrent toutes les questions stylistiques, typographiques et rédactionnelles qui se posent dans la rédaction et la traduction de textes opératoires. Dès la première page, la fonction de la documentation d'une part, le destinataire de la documentation, qu'on appellera le lecteur, d'autre part, sont clairement définis et valorisés :

Les recommandations suivantes sont destinées à garantir la fluidité du document. Le style doit être clair et précis et, dans la mesure du possible, ne comporter ni répétitions ni structures ou termes calqués sur l'anglais. Le texte doit «couler», le lecteur ne devant pas sentir qu'il s'agit d'une traduction.

La clarté du texte est d'autant plus essentielle que la raison d'être de l'aide et de la documentation est la formation de l'utilisateur

(*Corel Localisation Centre, French Style Guide*, 1998, p. 3)

Audience assumptions

We make these assumptions about our target users:

They are intelligent, busy professional who don't like to read manuals

They are using manuals primarily to find answers to questions in the course of their work.

(*Adobe User Education, Editorial Style Guide*, May 2000, p. 5)

Après cette mise en avant du lecteur ou «utilisateur cible», suivent de multiples pages de conseils aux rédacteurs et traducteurs visant à rendre la documentation la plus lisible possible, et donc la plus efficace pour le lecteur. On notera, dans l'exemple qui suit, non seulement la préoccupation de rendre la tâche plus facile pour le lecteur, mais aussi la prise en compte de toute la chaîne d'opérations qui suit la rédaction initiale de la documentation, à savoir la traduction, la localisation, la mise en page, l'impression, et la rédaction d'autres documentations pour d'autres produits de la même société.

Adobe editorial principles

The Adobe User Education editorial principles can be summarized in six snappy buzzwords: minimal, simple, practical, adaptable, visual, and reusable

Minimal

Keep text to a minimum. *Large blocks of text are uninviting for most people and especially for users looking for a quick answer.* Large blocks of text also tend to betray flabby writing and bury important information.

Keep page count as low as possible. Low page count *minimizes the amount of work in development, localization, and printing and makes the books appear less forbidding.*

Avoid redundancy of any text over one sentence. Organize material so that common steps and information are isolated and cross-referenced.

Don't document operating system conventions, and don't document the trivial or obvious for the sake of completeness.

Avoid — or when necessary break — rules or conventions that result in an abundance of filler text (for example, a convention that would require all pop-up menu items to be listed and defined, or a convention that would require all illustrations to have captions).

Simple

Use everyday spoken language and sentence structure within the rules of good grammar. Don't coin terms.

Use a conversational and friendly tone. Write explanations as if you're speaking to a colleague. Avoid use of caps or italics for emphasis and conventions that talk down to or lecture the reader. Use a simple, procedural organization with minimal levels of hierarchy and minimal number of structural and design elements.

Avoid elements normally associated with technical manuals: schematics, tables, diagrams, and so forth.

Practical

Provide real-life, everyday examples in text and illustrations.

Describe how to use the software rather than what the software does.

As much as possible, organize topics by high-level tasks familiar to the user (for example, creating an index) rather than low-level tasks (for example, adding a term from the document to the index) or tasks particular to the software (for example, inserting an index marker).

Use workflow as the primary organizational rule and the basic-to-advanced rule

as the secondary organizational rule.

Adaptable

Present material that is rhetorically parallel in parallel grammatical constructions. Word-for-word parallelism *minimizes the amount of work for writers, editors, translators, and most importantly, users*. However, it is often useful to trim the grammar of parallel constructions. Otherwise style can become too wordy and formal.

Use the same treatment for the same features across products. If possible, copy and paste existing material and then modify it. The organization and text should work online and in print. Consistency is not an end in itself. When enforcing consistency, weigh the parallel construction rule against the other guidelines: minimalism, everyday language, and so forth. Consistency for its own sake can become a time-consuming distraction and make writing unnecessarily stilted and tedious.

Visual

Books need to be visually rich and appealing, but illustrations need to have the same goals as text, that is, to be minimal, simple, practical, and adaptable. Text and artwork should augment, rather than repeat, each other.

Reusable

User Education has adopted cross-product documentation guidelines to increase the amount of documentation content that can be leveraged between products. A revision control process has also been instituted to simplify this leveraging of documentation content between projects and to minimize localization costs.

(*Adobe User Education, Editorial Style Guide*, May 2000, p. 6-7, *my italics*)

Ces consignes de l'éditeur Adobe, qui portent sur la rédaction initiale de la documentation et influent sur toute la chaîne de production éditoriale, montrent déjà que, même dans ce cadre de rédaction normalisée fondée sur la notion clé d'efficacité sur le destinataire, il est recommandé d'opérer un rapprochement amical (« friendly ») entre le rédacteur et le lecteur. Dans le cas d'ouvrages de vulgarisation, l'interaction auteur-lecteur devient encore plus manifeste.

Le cas particulier des ouvrages de vulgarisation

Les ouvrages de vulgarisation informatiques présentent un ensemble de traits stylistiques communs, qui reflètent les directives que nous venons de voir :

- une très grande lisibilité, due à une présentation claire et agréable,
- le rejet de tout jargon technique (dès qu'un terme est cité, il est défini et expliqué)
- une syntaxe limpide, dépourvue de toute ambiguïté, ainsi qu'un lexique puissant dans le registre familier
- un style oral et interactif caractérisé
- un contenu informationnel très astucieusement dosé : mélange de données complexes et nouvelles et de données déjà connues du lecteur,
- l'insertion fréquente d'anecdotes et de plaisanteries.

Si l'on compare les ouvrages de vulgarisation aux guides d'utilisateur eux-mêmes, on constate que plus le document se distancie du produit lui-même (l'outil logiciel), plus il devient un commentaire sur le produit, plus l'interaction entre l'auteur et le lecteur devient apparente et importante.

Le fait que ces ouvrages soient calqués sur des textes *opératoires* (Lavault, 1994 : 69), c'est-à-dire décrivant des procédures à suivre pour l'accomplissement de tâches spécifiques (installer un logiciel, faire des recherches sur Internet, etc.), implique forcément une certaine proximité entre l'auteur qui décrit les procédures et le lecteur qui va les accomplir. Mais les livres vendus pour le grand public sont aussi des ouvrages commerciaux qui doivent plaire aux lecteurs et leur apporter ce qu'ils recherchent. C'est pourquoi il est nécessaire de réduire la distance entre le temps de l'énonciation et la réception de l'information par un recours aux formes orales et à la modalité qui actualisent le discours. Plus le texte est destiné à un public non averti, plus il présente des traces discursives (oralité, modalité) et plus le lecteur est pris en charge.

Le registre en est le reflet : l'objectif étant de dédramatiser l'information technique en la coupant du langage scientifique, on ne trouvera aucun des termes propres à la démonstration scientifique (dans l'exemple précédent du Guide Adobe, on note déjà le rejet de tous les éléments « normally associated with technical manuals: schematics, tables, diagrams, and so forth »). Tout jargon technique opaque est éliminé, tout terme considéré comme spécialisé étant largement explicité (dans le même texte, il est bien interdit d'en forger de nouveaux : « Don't coin terms »). L'information est présentée dans la langue quotidienne du lecteur avec de nombreuses références à la vie de tous les jours afin que le contenu ne soit ni dense ni ennuyeux. Il y a une stratégie d'ordre didactique qui consiste à diffuser des informations techniques complexes en commençant toujours par des données connues, quotidiennes ou humoristiques, auxquelles on ajoute à petites doses les informations complexes.

Par le biais d'un discours fondé sur le dialogue (jeu constant entre le « I » et le « you », marques orales), il s'établit entre l'auteur et le lecteur un rapport familial, amical, voire complice. L'auteur n'est pas là pour divulguer un savoir du haut d'un piédestal, il est là pour aider à comprendre, donner des conseils et des tuyaux, et faire en sorte que son texte soit véritablement opératoire. Le style présente des aspects didactiques (répétitions, analogies, découpage en petites unités permettant des renvois), mais la complicité entre l'auteur et le lecteur est beaucoup plus forte que dans une relation classique de maître à élève.

Ce type de relation est un reflet des relations interpersonnelles telles qu'elles sont vécues aux États-Unis, et plus particulièrement dans le milieu qui génère ces ouvrages. Il est vrai que les revues d'informatique écrites en français sont également plus informelles que d'autres revues techniques ou scientifiques, mais en aucun cas on n'atteint le degré de proximité, voire d'intimité, qui transparaît dans les ouvrages américains. Le style est un reflet de la communauté de discours de la culture source qui a créé le genre.

Traduction-adaptation : les stratégies du traducteur francophone

Il est intéressant de noter que la difficulté de ces traductions ne réside pas tant dans la compréhension de notions techniques parfois pointues que dans l'habillage de ces dernières. Dans la théorie interprétative de la traduction (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 21), la construction du sens repose en grande partie sur l'extralinguistique. Ici c'est la relation entre l'énonciateur et le co-énonciateur qui donne la clé de la compréhension et de la reformulation.

Même sans avoir fait cette analyse préalable, le traducteur sent d'instinct qu'il ne peut traduire littéralement un certain nombre de marques stylistiques, qui, de toute évidence, sont inacceptables en français. Il se voit d'emblée contraint de considérer le style comme une caractéristique culturelle à adapter au public français. Le lecteur français n'est en effet pas habitué à cette relation familière avec l'auteur, et une transposition quasiment littérale de ce style convivial qui habille l'information le met mal à l'aise, l'irrite et provoque une réaction de rejet de l'ouvrage. D'où les fortes incitations des éditeurs à « franciser » le discours.

Sur quoi cette francisation s'exerce-t-elle ? Voici pour finir quelques aspects du travail d'adaptation stylistique nécessaire pour la traduction de ce type d'ouvrage.

Réduction de l'oralité, remodelage de l'écrit

En plus de l'usage systématique des contractions, l'oralité apparaît dans la fréquence des adverbes et des connecteurs propres au discours oral familier (« well », « okay », « now », « let's see », « hmm », etc.). Ceux-ci interviennent souvent après une question rhétorique qui rend le dialogue encore plus présent.

Ces emplois relèvent de la fonction phatique du langage, servant « à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas » (Jakobson, 1963 : 217). Ils renforcent aussi le caractère simple, vivant et convivial de l'échange. S'il est vrai qu'il existe des termes cor-

respondants dans le discours oral français, il est inhabituel de trouver autant de marques d'oralité dans un ouvrage écrit, fût-il de vulgarisation. De ce fait, moins d'un quart de ces marqueurs d'oralité sont traduits par des équivalents (comme « bien sûr », « eh bien », « certes », « voyons »). Les autres sont soit supprimés soit repris par une forme écrite intégrée au discours. La traduction française a toujours un caractère beaucoup plus écrit que l'original.

Exemples

What happens when you click on a link in a Web document? **Well, it might take you** to another Web document. (3, p. 148)

Que se passe-t-il si vous cliquez sur un lien dans un document Web? **Il vous emmène tout simplement** vers un autre document Web.

Multimedia can certainly be considered a part of electronic publishing (**hmm**, multimedia hasn't been defined yet, **has it?**), but not the most important part. (1, p. 7)

Le multimédia fait sans aucun doute partie de l'édition électronique (**encore nous reste-t-il** à fournir une définition du multimédia), mais il ne s'agit pas de la partie la plus importante.

Dépersonnalisation du message

La relation conviviale se fondant sur le dialogue, on note l'utilisation abondante du pronom personnel «you», et celle, à un degré moindre, du pronom «I» et du pronom «we». Dans les ouvrages étudiés, 10 à 15 occurrences de «you» apparaissent par page en moyenne. Ce pronom établit un processus d'échange permanent entre l'auteur et le lecteur. La tension qu'il crée implique une réciprocité, reflète l'intention de convivialité de l'auteur et la relation égalitaire qu'il souhaite créer. Il réduit donc la distance et renforce la complicité entre les deux protagonistes. Cependant, même dans des séries de style familier comme la série «pour les nuls», le français n'a jamais recours au «tu» qui semblerait déplacé.

Dans la traduction du «you» apparaît une double orientation. Le «you» syntaxique, suivi d'un modal ou d'un présent, est très souvent traduit par une forme beaucoup plus directe, l'impératif, qui crée une tension plus forte entre l'auteur et le lecteur et le pousse à agir, transformant ainsi un conseil en ordre. Cette adaptation est explicitement conseillée dans les guides de style.

Parallèlement, les autres formes de «you» qui permettent au lecteur de s'identifier à un générique sont souvent traduites par des tournures impersonnelles (substantif représentant le groupe concerné, expression à la troisième personne, etc.). L'emploi du style impersonnel en français a pour effet de rendre le texte plus transparent, jusqu'à l'éventuelle suppression de tout contact direct entre l'auteur et le lecteur.

Exemple

The first question that you face as the developer of an interactive electronic publication is «where does the source material come from?» (1, p. 47)

La première question que se posent les développeurs de publications électroniques est : d'où proviennent les matériaux de base ?

La dépersonnalisation du message lors du passage de l'anglais au français a été largement étudiée, que ce soit par les auteurs de la stylistique comparée, les traducteurs affiliés à la théorie interprétative ou les linguistes de l'énonciation. Jean Delisle lui consacre un chapitre de *La Traduction raisonnée* qu'il introduit ainsi : « Il est fréquent que les rédacteurs anglo-saxons s'adressent directement à leurs lecteurs, là où un auteur de langue française préférera rester impersonnel. C'est au moyen du pronom personnel «you» que les auteurs de langue anglaise donnent à certains de leurs écrits un ton qui peut paraître familier à un lecteur francophone. » (Delisle, 1993 : 361). Dans notre corpus, l'extrême fréquence de ce pronom rend la dépersonnalisation effectuée par le traducteur encore plus flagrante.

Neutralisation de la modalité

La subjectivité émanant du couple auteur-lecteur dans ces ouvrages s'exprime aussi par la très grande fréquence des modaux. Ce sont des modaux dits radicaux, ou de type «pragmatique» qui portent sur le sujet grammatical et sont l'expression de la relation inter-sujets. L'utilisation des modaux en anglais place le lecteur devant un ordre atténué ou transformé en suggestion, en conseil, ou en simple possibilité envisagée pour le sujet. Le corpus de vulgarisation, qui est constitué d'ouvrages décrivant des modes opératoires à l'intérieur d'une relation étroite auteur-lecteur, diffère en cela du corpus technique de programmes et de manuels qui tend à réduire la modalité au minimum.

En français, l'impératif, forme beaucoup plus directe, est couramment substituée au verbe «pouvoir» pour traduire «can» et «may». Enfin les occurrences de «can» et «may» sont parfois si nombreuses qu'il est nécessaire de moduler par des formes impersonnelles ou des tournures lexicales.

Exemples

Once Netscape has been installed, you **can** go back to Windows Explorer and delete the files in the installation directory that you created. You **may want** to keep the original file that you downloaded, though, in case you have to reinstall for some reason. (3, p. 29)

Une fois Netscape installé, **revenez** à l'explorateur Windows pour effacer les fichiers du répertoire d'installation que vous avez créé. Vous **avez cependant**

intérêt à conserver le fichier original pour le cas où vous auriez à le réinstaller.

You **can** mark a read message as unread, however. You **may** want to do this if you open a message and don't have time to read it or if you want to reread it later. (3, p. 219)

Il **est** cependant **possible** de marquer un message comme non lu, si, **par exemple**, vous n'avez pas le temps de lire un message que vous avez ouvert et souhaitez le garder pour le lire plus tard.

La suppression des auxiliaires ne correspond pas forcément à une réduction de la modalité. Dans les exemples ci-dessus, elle est exprimée par d'autres moyens. L'étude comparative du français et de l'anglais montre cependant «la tendance générale de l'anglais à privilégier la modalité là où le français reste sur le plan de l'aspect» (Chuquet et Paillard, 1987 : 110). Ces auteurs constatent également que «la prédominance en anglais de l'auxiliaire comme support de la modalité se manifeste face à d'autres marqueurs en français, notamment la simple visée et très couramment l'infinitif» (*id.* : 127). En ce qui concerne notre corpus, c'est plutôt l'impératif qui est utilisé car il restitue une partie de la tension perdue lors de la dépersonnalisation du message.

La modification du registre lexical

C'est aussi par le vocabulaire utilisé que l'auteur se rapproche de son lecteur, en employant des mots de la vie de tous les jours. Ceux-ci sont parfois traduits en français dans le même registre, mais le plus souvent, surtout pour les mots «fourre-tout» du style familier oral, il est nécessaire d'employer en français un registre plus soutenu. En voici deux exemples :

For now I'll **stick with** external viewers. (3, p. 153)

Pour l'instant, je **me contenterai de parler** des afficheurs externes.

This book explains how to work with Netscape, from the basics (installing it and moving around in Webspace) to **more advanced stuff**... (3, p. 2)

Ce livre vous explique comment travailler avec Netscape, depuis les bases (l'installation et la navigation dans le Webspace) **jusqu'aux fonctions les plus élaborées**.

Comme nous l'avons vu, le facteur culturel est présent même dans les «textes-outils» que sont les programmes informatiques. Mais plus on se distancie du texte technique pur, de l'outil lui-même, plus on voit apparaître des stratégies visant à faciliter l'appropriation de la technologie par l'utilisateur et à habituer le lecteur à un genre d'ouvrages qu'il trouvera de plus en plus indispensable.

Les spécificités des ouvrages que nous avons passés en revue relèvent du même besoin de « vendre » le discours technique en le démystifiant, en le rapprochant de la vie de tous les jours, en le dédramatisant par l'humour et en créant une convivialité complice entre le détenteur du savoir technique et le néophyte.

Comme le lecteur américain, le lecteur français confronté à l'information technologique a besoin de cet « habillage » : globalement tous les moyens employés dans la version originale sont également employés en français, mais ils le sont à un degré moindre.

La stylistique comparée a depuis longtemps mis en évidence des différences marquantes entre le français et l'anglais, que ses fondateurs ont exprimées par des couples contradictoires comme « entendement et réel », « abstrait et concret », « subordination et juxtaposition », « raison et intuition » (Vinay et Darbelnet, 1958). Les linguistes de l'énonciation y ont ajouté leurs propres termes comme « distanciation et relation directe », « désactualisation et actualisation », « commentaire et constat ». Ces oppositions entre l'anglais et le français s'avèrent dans notre corpus. On constate que l'adaptation au public français a consisté dans une certaine mesure en une dépersonnalisation, une désactualisation et une distanciation du texte.

De par sa propre culture, le lecteur français attend manifestement une information plus objective, moins marquée affectivement. Un trop grand rapprochement entre l'auteur et le lecteur, une trop grande familiarité, le mélange des codes (oral et écrit) peuvent paraître suspects. L'adaptation aboutit donc à une modification du rapport auteur-lecteur, qui devient plus formel et plus neutre. Les disparités culturelles qui sont ainsi mises à jour se retrouvent dans les variations des comportements et des degrés de formalisme de part et d'autre de l'Atlantique. Des observations similaires ont d'ailleurs été effectuées par des chercheurs allemands travaillant sur le couple anglais-allemand en traduction scientifique et technique. (cf. Gerzymisch-Arbogast, 1993).

On peut se demander si, au-delà des différences de surface dans les degrés de formalisme, ces différences de comportement ne reflètent pas également une relation différente à la science et à la technologie, au savoir transmis et partagé, voire une relation différente à la culture au sens restreint, qui reste en Europe une valeur forte, respectée et relativement élitiste et hiérarchisée dans la société.

Bibliographie

- Chuquet, Hélène, et Paillard, Michel, *Approche linguistique des problèmes de traduction*. Paris, Ophrys, 1987.
- Chukwu, Uzoma, «la fonction traduction en localisation logicielle», *Asp, la Revue du GERAS*, n° 11/14, Université Bordeaux 2, 1996.
- Delisle, Jean, *La Traduction raisonnée*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993
- Gerzymisch-Arbogast, Helen, «Contrastive Scientific and Technical Register as a translation Problem», *Scientific and Technical translation*, ed. Wright, S.E. and Leland D. Wright Jr., John Benjamins Publishing Co., Amsterdam, 1993.
- Hatim, Basil and Mason, Ian. *Discourse and the Translator*, London, Longman, 1990
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963.
- Lavault, Elisabeth, «Former des étudiants LEA à la traduction technique et scientifique: un défi didactique?», *Asp, la Revue du GERAS*, n° 3, Université Bordeaux 2, 1994.
- Lavault, Elisabeth, «L'adaptation stylistique et culturelle des ouvrages sur les nouvelles technologies de l'information», *Palimpsestes*, n°11, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1998.
- Lavault, Elisabeth, «Translating American computer books into French: a case for adaptation», *The ATA Chronicle*, American Translators Association, Alexandria, VA, USA, janvier 1999.
- Maingueneau, Dominique, *L'Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Université, 1981.
- Miller, Thomas, «Culture and Grammar in Scientific English», *Asp, la Revue du GERAS*, n° 5/6, Université Bordeaux 2, 1994.
- Seleskovitch, Danica et Lederer, Marianne, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Erudition, 1984.
- Swales, John, *Genre Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Vinay, Jean Paul et Darbelnet, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1988 (1^e éd 1958).

Ouvrages utilisés comme corpus

Pour les guides de style

- Adobe User Education, *Editorial Style Guide*, May 2000 and *Adobe User Education, French Style Guide*, March 2000.
- COREL Localisation centre, *French Style Guide*, 1998.
- Translation requirements for Xerox askOnce 1.0*, (October 2000)

Pour les ouvrages de vulgarisation

Stanek, William. et Purtell, Lee. *Electronic publishing unleashed*. Indianapolis, États-Unis, Sam's Publishing, 1995, traduit par T. Makombo et C. Wolosin et publié sous le titre *L'édition électronique sur CD-ROM et en ligne*, Paris, Macmillan, 1996.

Rathbone, Andy. *Multimedia and CD-ROMs for dummies*. San Mateo, États-Unis, IDG Books, 1994, traduit par J.-M. Herellier et C. Wolosin et publié sous le titre *Multimedia et CD-ROM pour les nuls*, Paris, Sybex 1994.

Kent, Peter. *Using Netscape 2 for Windows 95*. Indianapolis, États-Unis, QUE Corporation, 1996, traduit par la classe de DESS « Traduction spécialisée » de l'université Stendhal-Grenoble 3 sous la direction d'Élisabeth Lavault, Paris : Macmillan, 1996.

N.B. : les numéros de pages indiqués après les exemples renvoient à l'édition américaine.